

MADISON FILMS
PRÉSENTE

UNE
**AUTRE IDÉE
DU MONDE**

UN FILM DE
BERNARD-HENRI LÉVY

CO-RÉALISÉ AVEC **MARC ROUSSEL** PRODUIT PAR **KRISTINA LARSEN**

CONSEILLER ÉDITORIAL GILLES HERTZIG - IMAGE OLIVIER JACQUIN - MARC ROUSSEL - SON NICOLAS VELASCO ANTOINE BAILLY - MUSIQUE ORIGINALE NICOLAS KEH - MONTAGE ELÉDIE COCADOCCIONI THIERRY HUMBERT - COOPÉRATEUR DE PRODUCTION AUDIE CATHELIN - DIRECTRICE DE PRODUCTION ÉTRANGÈRE EMILY HAMILTON - DIRECTRICE DE POST-PRODUCTION ANTOINNE MEURET-COSSEL ET PRODUCTION EXÉCUTIVE LES FILMS DU LENDemain - UNE PRODUCTION MADISON FILMS - PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE KRISTINA LARSEN - AVEC LE SOUTIEN DE FRANCIS PINAULT - EN CO-PRODUCTION AVEC FRANCE 2 CINÉMA - AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL + ET DE CINE+ - AVEC LA PARTICIPATION DE FRANCE TÉLÉVISIONS - AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE

filibelle

Madison Films

•2cinéma

CANAL+

CINE+

EN PARTENARIAT AVEC LE CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE - AVEC LE SOUTIEN D'ORANGE - DISTRIBUTION FRANCE LES FILMS DU LENDemain

france.tv

Région Île-de-France

orange

films

MADISON FILMS
PRÉSENTE

UNE AUTRE IDÉE DU MONDE

UN FILM DE
BERNARD - HENRI LÉVY

CO-RÉALISÉ AVEC **MARC ROUSSEL**

FRANCE | DURÉE : 1H32 | FORMAT : 1.85 | SON : 5.1

DISTRIBUTION

LES FILMS DU LENDEMAIN

17, Quai des grands Augustins
75006 Paris
Tél. : 01 55 42 14 79
contact@filmsdulendemain.fr

RELATION PRESSE

FLORENCE NAROZNY

6, rue de la Victoire
75009 Paris
Tél. : 01 40 13 98 09
florence@lebureauflorence.fr

SYNOPSIS

Nigéria, Ukraine, Somalie, Grèce, Bangladesh, Kurdistan, Libye, Afghanistan... Pendant que l'Occident se confie dans la peur d'un virus inconnu, un écrivain-reporter se rend sur le terrain à la rencontre de femmes, d'hommes et d'enfants qui n'ont pas attendu la Covid pour être malmenés par la vie, la guerre, l'exode, la pauvreté, la faim et devenir les damnés de la Terre d'aujourd'hui. Tantôt reportage de guerre, tantôt témoignage sur les plus déshérités d'entre nous. Un film percutant.

SYNOPSIS LONG

En 1971, les Bangladais prenaient les armes pour défendre leurs droits face au pouvoir pakistanais. C'était le premier conflit armé que rejoignait, à l'appel d'André Malraux, le tout jeune Bernard-Henri Lévy. Depuis, le philosophe n'a pas cessé de montrer et dénoncer « ce que l'homme fait de pire à l'homme » - et il l'a fait, comme aujourd'hui, avec une constante : aller y voir, se rendre sur place.

Réalisé sur un an, en 2020, c'est un film engagé qui nous amène au plus près de peuples martyrisés, que ce soit au Nigéria, en Ukraine, en Somalie, en Libye, en Afghanistan au Kurdistan ou encore au Bangladesh et à Lesbos. Sans théorie, sans grands discours géostratégiques ou diplomatiques, Bernard-Henri Lévy donne à voir, et laisse parler, des femmes et hommes debout contre l'injustice, la haine et la peur. Après 50 ans d'engagements et de combats, il pose aussi, et inévitablement, cette question : « ai-je été fidèle au jeune homme que j'ai été ? »





ENTRETIEN BERNARD-HENRI LÉVY

Comment est née cette idée de film ?

Un mélange, comme souvent, de circonstance et de nécessité. La nécessité c'est que j'ai passé ma vie, en marge de mon travail philosophique, à faire des reportages et à en tirer des films. La circonstance c'est un magazine, Paris-Match, qui m'a commandé une série de grands récits. Un peu comme Le Monde, au début des années 2000. Avec le même « cahier des charges » qu'à l'époque. Avec la même idée d'aller chercher des guerres oubliées, des situations peu couvertes, des lieux de souffrance et de misère où il est difficile d'aller et où, quand on en revient, on rapporte des histoires qui n'intéressent que très difficilement les gens. La différence c'est que, là, le support, Paris Match donc, voulait aussi des images. Et qui dit images dit photos et qui dit photos dit, très vite, dans des situations pareilles, des moments inouïs, inimaginables depuis Paris et dont on ne peut pas ne pas essayer de faire aussi du cinéma...



Dans le film vous dites à propos de vos actions : « écrire, bien sûr ; témoigner, sans doute ; mais d'abord y aller ». C'est ce que vous montrez...

Oui. Car je crois à la vertu du terrain. De l'expérience. Du contact avec les choses mêmes. Et je crois que, quand on fait ça sans œillères et sans préjugés, on voit des choses absolument incroyables qui échappent à toutes les grilles de lecture et d'interprétation. Un début, par exemple, de génocide des Chrétiens au Nigéria. Des moments de solitude, chez les Kurdes, dont la grandeur tragique saute aux yeux. La ville fantôme par excellence, la ville pourrie, la ville putride : Mogadiscio. Le film raconte tout cela. C'est mon carnet de voyage, en quelque sorte. Un carnet de notes. Et c'est un voyage au bout de l'enfer. Ou de la nuit.

Pendant cette année que relate le film vous allez sur beaucoup de terrains de conflits : le Nigéria et le Kurdistan, en effet ; mais aussi l'Ukraine, la Somalie, la Birmanie, le Bangladesh, la Libye, l'Afghanistan. Vous abordez très peu les contextes historiques, ethniques ou géostratégiques et choisissez de montrer des femmes, des enfants, des hommes...

Oui. Je ne suis pas journaliste. Mais je suis encore moins historien. Je suis écrivain. Et ce film est un film d'écrivain. C'est un film volontairement subjectif. Il se tient - je me suis efforcé, en tout cas, de le faire se tenir - au plus près de mes sensations, de mes émotions, de mes réactions. Et, vu ce parti

pris, compte tenu de ce point de vue, je n'allais certainement pas contextualiser les situations où je me trouvais, les crimes ou le mal auxquels je m'affrontais. D'ailleurs, vous savez quoi ? En expliquant trop, on obscurcit. En contextualisant exagérément, on finit par gommer ce que peut avoir d'atrocement aveuglant une situation. Prenez l'image de cette femme nigérienne couchée sur la tombe de son mari et de quatre de ses enfants massacrés par des éclaireurs de Boko Haram. Prenez l'histoire de ces miliciens qui lui ont, morceau par morceau, comme à la boucherie, coupé le bras ! Que dire de plus ? Quel contexte ? Et est-ce que toutes les théories sociologisantes sur les bergers du nord en quête de verts pâturages et transhumant doucement vers le sud pour y trouver de l'eau et échapper à la sécheresse n'ont pas pour principal effet de dissoudre le halo de pure nuit qui nimbe cette femme, morte depuis ? C'est, d'ailleurs, ce qui s'est passé avec les experts « africanistes » qui ont détesté mon reportage dès sa parution. Ah ! Ils en ont fait, du contexte ! et des théories historico-ethnicsantes ! Dont le seul but était de dire qu'on n'avait pas le droit de redouter, là, un nouveau Rwanda ! Je préfère me tromper en donnant l'alerte que prendre le risque, à force de faire le savant, de retomber dans le piège, qui fut fatal au Rwanda, de noyer les crimes en train d'advenir dans un océan de raisons, d'histoire longue, de querelles ethniques immémoriales, etc.

La caméra s'attarde très souvent sur des visages...

C'est à la fois le point d'affleurement de toute la misère, de la splendeur, de l'horreur, de la gloire de la condition humaine. Le visage est ma pierre de Rosette car c'est là que le monde se donne à voir dans sa dérégulation et sa nudité. Nous avons tourné des heures et des heures de visages parce que je savais qu'à un moment il y aurait un regard bien plus riche, sensible, éloquent que n'importe quel discours.

L'islamisme radical est très souvent en cause dans les situations que vous montrez...

Pas dans tous les cas mais, oui, l'islamisme radical est actuellement le ferment de bien des conflits. C'est une menace contre la liberté et un réservoir de crimes contre l'humanité. Beauté, en revanche, des visages lumineux de celles et ceux qui lui résistent comme en Afghanistan ! De ces femmes et hommes qui, comme Ahmad Massoud, fils du Commandant légendaire, lui opposent une autre idée de l'Islam. Que ce soit en Somalie, au Kurdistan ou encore là, en Afghanistan, ce qui m'intéresse c'est l'existence, la résistance, le surgissement et, encore une fois, le visage de ceux qui refusent que l'islamisme radical dicte sa loi à eux, au reste de l'Islam et au monde.

Vous abordez la situation palestinienne uniquement pour dire que vous n'avez pas pu y travailler...

Oui. Je suis allé partout. J'ai bravé tous les interdits. J'ai contourné toutes les censures et rusé, chaque fois, avec des potentats. Mais, là c'est devenu brusquement très



©Madison Films

compliqué. Les autorités palestiniennes ont posé des conditions si drastiques à ma présence qu'il devenait impossible de filmer et de rencontrer qui je voulais. Je dis « les autorités palestiniennes ». Je devrais dire le Hamas. C'est-à-dire un parti crypto totalitaire, fortement imprégné d'antisémitisme et qui était peut-être, à l'époque, en train de fourbir les armes de sa énième attaque contre Israël. Mais ça, je

ne le savais pas. Nous le savons, ce matin, tandis que nous parlons, quand, avec le Jihad islamique, il lance sa pluie de roquettes vers Jérusalem et Tel Aviv. Bref, ce tournage-là, ce tournage à Gaza, n'a pas marché. C'est le principe du film, soit dit en passant : c'est un vrai journal, je montre quand ça marche, mais je montre aussi quand ça ne marche pas...



Quand on vous suit dans vos déplacements il est clair que vous avez choisi « votre camp »...

Au croisement du cœur et de la raison, j'ai une boussole intime. Et c'est elle qui, en effet, me donne généralement la direction, le cap. Et ce cap, alors, crève les yeux. Quand on est un homme de bonne volonté, comment choisirait-on le camp des Shebab contre celui des civils de Mogadiscio ? Le camp des pollueurs, des trafiquants



de la misère, voire des islamistes encore, contre celui des Bangladais déjà accablés de toutes les misères du monde ? Et comment rester insensible à la souffrance des migrants parqués à Lesbos ? Pour moi il y a là une sorte d'évidence intérieure. Et j'aimerais qu'il en aille de même pour les spectateurs de ce film.

On vous voit au côté de ceux qui souffrent, de ceux qui résistent et se battent. Au risque de donner une vision épique, voire romantique, de ces conflits...

Sûrement pas épique ! Je déteste trop la guerre pour cela. Et je conteste l'idée que la guerre puisse être grande, révéler les hommes à eux-mêmes, etc ! Ce que j'observe, depuis des décennies, c'est qu'elle révèle, au contraire, notre part la plus misérable, la plus pathétique, parfois la plus sombre. « Ah dieu que la guerre est jolie » dit Apollinaire... Ou encore la peinture de la beauté du ciel de Paris sous les bombardements », chez Proust, dans Le Temps retrouvé... Cela me révolte. Je n'aime pas le ton épique dans les récits de guerre. Et ce n'est pas le ton de ce film.

Et romantique ? Votre film ne reste-t-il pas un film romantique ?

Ça, c'est autre chose. Si, par romantisme, on entend l'indéracinable croyance en un monde meilleur, ou l'idée qu'il y a en tout homme une passe vers la grandeur, ou le fait qu'un homme peut toujours faire un peu plus que ce que l'on imagine et qu'il imagine peut-être lui-même, si, par romantisme, vous entendez la défense d'une cause juste même quand elle semble perdue, ou même désespérée, alors, oui, je suis un incorrigible romantique, et mettons que ce film en porte la trace.



Le film vous montre rencontrant des anonymes mais aussi des responsables. On vous voit faire des promesses et même, par exemple, organiser le dialogue entre un responsable Kurde et le Président Macron. Qui vous confie ce genre de mission ?

Personne. Je conçois que ça semble étrange et qu'on puisse se poser la question. Mais, vraiment, ma réponse est : personne. Nul, non, ne m'a investi de quoi que ce soit. Je me suis missionné, mandaté, autorisé, moi-même et de moi-même. Et c'est ainsi que je fais depuis toujours.



C'est tout de même assez étrange...

Peut-être est-ce ma part de folie. Peut-être cela peut-il paraître absurde, en effet. Mais c'est ainsi. Et ce que montre le film c'est comment j'ai réussi, non seulement durant cette année 2020 dont je filme en quelque sorte le Journal, mais tout au long de ma vie, à faire, à partir de cette « folie », des choses concrètes, à faire entrer les Misérables sur la scène de l'histoire mondiale et dans les chancelleries où se décide leur sort. Le voyage de François Mitterrand à Sarajevo... La visite du commandant Massoud à Paris sous Chirac... Les commandants Kurdes reçus, en mars 2015, à l'Élysée, par François Hollande... Puis le fils de Massoud que j'amène chez Emmanuel Macron à la veille du retrait américain d'Afghanistan et du retour des Talibans... Et puis la réception, à la Maison Blanche, d'une délégation de Nigériens... Ou une délégation de responsables kurdes reçus, encore, par le Président Macron... Tout cela est, chaque fois, lié à un de mes films ou à ce nouveau film. C'est pour infléchir ainsi, si peu que ce soit, le cours des choses et de l'Histoire, que je me lance dans des aventures pareilles. Soit dit en passant, est-ce si différent de l'attitude classique de l'intellectuel qui s'engage ? Depuis l'affaire Dreyfus et « J'accuse », un intellectuel français n'est-il pas quelqu'un qui ne s'autorise que de lui-même pour affirmer « j'ai le devoir de dire ce qui est juste, ce qui est le bien, ce qui est vrai ! et ma parole vaut autant que celle de l'armée, de l'État ou de la justice ! » ?

Quitte à parfois se tromper...

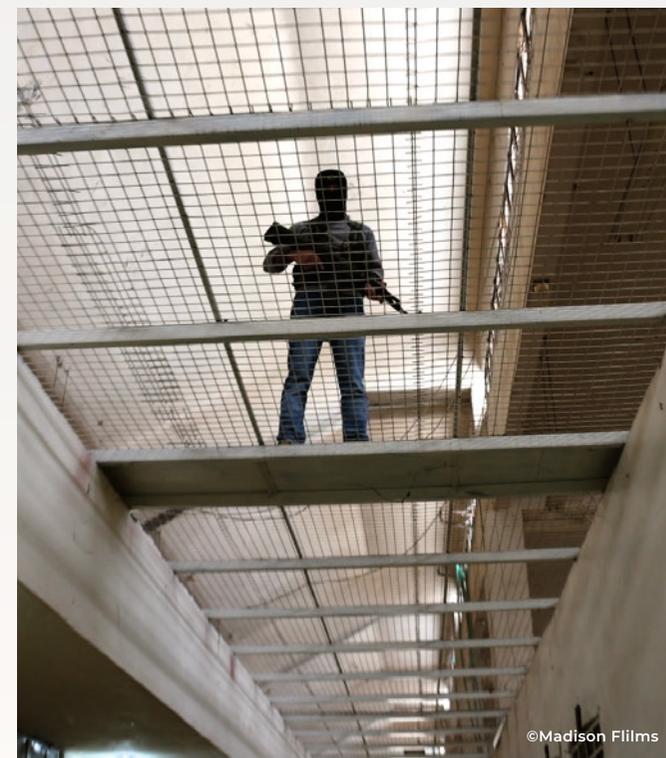
Oui, bien sûr, c'est un risque. Et prendre position sur l'Histoire en train de se faire c'est, forcément, accepter ce risque. Il

ya deux attitudes possibles, au fond. Attendre que tout soit fini et, à l'image de la chouette de Minerve selon Hegel, ne s'éveiller qu'à la tombée du jour, quand les champs de bataille sont encore fumants mais que les combats sont terminés, les vainqueurs désignés, les vaincus perdus. Ou, au contraire, faire comme la « biche de l'aurore » de la Bible qui bondit, elle, à la levée du jour, quand les combats font rage et qu'il est encore possible d'intervenir, si peu que ce soit, sur leur issue. Ah, avec la chouette, pas de risque de se tromper ! Il ne reste qu'à venir compter les morts ! Pas de risque, non de se tromper ! On n'est pas cinéaste, alors, on est mémorialiste des carnages, croque-mort, et c'est bien triste ! Mon ambition, je vous le répète, est celle d'un intellectuel qui tente de faire plus et mieux, qui tente de peser sur l'évènement en train de se faire, c'est celle d'un journaliste, d'un philosophe, d'un cinéaste, n'importe, qui fait tout ce qu'il peut pour enrayer le génocide au Rwanda, abrégé la guerre en Bosnie ou convaincre la France d'écouter le Commandant Massoud.

Vous dites que ce film est aussi « une visite à un autre moi-même que je n'ai pas trahi ». Plus que la chronique d'une année, c'est aussi un bilan ?

C'est inévitable. Car il y a les deux choses dans le film. Le reportage, d'abord. La chronique. Le récit, au jour le jour, de ma vie auprès des combattants ukrainiens, de ma découverte effarée de l'inhumanité des camps de Lesbos ou de l'embuscade, peu courante, dans laquelle je suis tombé, avec mon équipe, en Libye. Mais il y a aussi le hors-champ. Ou les moments d'attente. Ou les moments, dans le champ, où je ne peux pas ne pas me demander ce que je suis

venu faire dans cette galère, si ma place est bien dans ce camp spartiate du Rojava, si j'ai toujours bien la forme physique nécessaire pour accompagner les Peshmerga dans telle ou telle mission périlleuse de traque à Daech dans les montagnes. Dans ces moments, et dans ces situations extrêmes, arrivent des questions vertigineuses. Et la plus vertigineuse de toutes est, bien sûr, de savoir ce que je fais de ma vie, ce que j'en ai fait et de ce que j'ai fait, en particulier, de mes idéaux de jeunesse. Ai-je été fidèle à moi-même ? Me suis-je trahi ? Suis-je toujours un peu, beaucoup, passionnément, le même ? Ce sont des questions que se pose tout homme. Mais elles sont rendues plus aiguës encore dans certains des moments extrêmes par lesquels nous sommes passés.





Vous dites « nous » ?

Bien sûr. Parce qu'un film pareil est un travail d'équipe. Nécessairement un travail d'équipe. Et vous ne pouvez pas imaginer la reconnaissance que j'éprouve à l'endroit de celles et ceux qui m'ont accompagné. Telle avocate admirable, qui consacre sa vie à plaider, sur place, la cause perdue des migrants de Lesbos. Telle militante des droits de l'homme et, surtout, des droits de la femme qui m'a guidé à Kaboul et que je ne peux plus nommer car, en la nommant, je l'exposerais aux tueurs Talibans en train de faire retour. Ma productrice, Kristina Larsen, si merveilleusement présente tout au long de l'aventure. Et puis, bien sûr, un jeune cameraman, Olivier Jacquin, qui m'avait déjà accompagné pour le tournage de Peshmerga et La Bataille de Mossoul. Et Marc Roussel, retrouvé dix ans après Le Serment de Tobrouk qu'il avait déjà réalisé avec moi. Et Gilles Hertzog, compagnon de tant d'aventures depuis tant d'années. Lui, est un des personnages du film...

À un moment dans le film vous évoquez la lassitude...

Il y a deux couleurs dans ce film. La lassitude, c'est vrai. Les moments où j'ai le sentiment, en effet, d'avoir passé ma vie à labourer la mer. Mais il y a aussi, contrebalançant les premiers, de vrais moments de fierté. Ne pas avoir lâché prise, ne pas être devenu blasé, ou cynique, cela me rend heureux.

Quel était votre but en le tournant ?

Je ne me pose jamais trop ce genre de question avant. Je fais. Je vais. Je témoigne. Je m'engage dans une aventure extraordinaire. Et, comme me l'a dit le patron de Canal, Maxime Saada, au tout

début, alors que je m'apprêtais à faire juste mon boulot d'envoyé spécial de Paris-Match : « quand on a la chance d'aller dans des endroits pareils et de vivre une aventure pareille, on enregistre tout, on ne laisse rien passer, on filme jour et nuit, on fait un film ». Alors, après, le film est monté. Et là, j'ai envie de revenir dans ce collège parisien où on me voit montrer mes premières images à une classe d'adolescents et j'ai envie de leur dire : « engagez-vous ! les occasions ne manquent pas ! il y a les ONG qui dénoncent les ateliers de la sueur au Bangladesh ! il y a les organisations qui militent pour un commerce équitable ! il y a les écoles de journalisme ! il y a tant de façons, tant d'occasions, il est au pouvoir de chaque femme, et de chaque homme, de faire quelque chose, d'agir, de réparer le monde ! ».

Pourquoi avez-vous choisi d'intituler votre film : « Une autre idée du Monde »

Parce qu'il y a deux idées du monde, au moins, qui se font face aujourd'hui. Celles des égoïstes, des gens qui croient que l'Humanité s'arrête à leur porte, des cyniques. Et puis il y a une autre idée qui prend en compte la souffrance des Bangladais, l'agonie des migrants de Lesbos, ou encore la terreur dans les yeux, dans la vie et dans la mort des chrétiens du Nigéria. Le Général de Gaulle parlait d'une certaine idée de la France. Dans ce film, il y a, je crois, j'espère, une certaine idée du monde. Et je la pense plus belle, plus noble, que celle des confinés du cœur et de l'âme.





NIGÉRIA

Depuis son indépendance en 1960 les tensions sont fortes entre les Musulmans (légèrement majoritaires) et les Chrétiens. Depuis le début des années 2000 ces tensions sont devenues persécutions des Chrétiens par les Musulmans extrémistes. La secte Boko Haram, en particulier, cherche à instaurer un état islamique par la terreur et se livre régulièrement à des massacres de Chrétiens.

KURDISTAN

« Le pays qui n'existe pas ». Les Kurdes (entre 30 et 40 millions de personnes) sont répartis entre la Turquie, la Syrie, l'Irak et l'Iran. Mais aucun de ces pays n'accepte de perdre une once de sa souveraineté au profit de la création d'un Etat Kurde. L'exemple des Kurdes de Syrie est représentatif du drame. Quand Daesh a étendu son empire sur le territoire syrien, les Kurdes ont mené le combat aux côtés des Occidentaux. Cette alliance leur a fait espérer la création d'un petit Etat sur le sol syrien : le Rojava. Mais les Turcs s'y opposent par les armes. Les Kurdes d'Irak, eux, se sont constitués en Région Autonome.

UKRAINE

Depuis 2014, le Donbass (importante région minière d'Ukraine) est la proie d'un conflit armé entre séparatistes russophones (appuyés et armés par Moscou) et l'armée ukrainienne. Le conflit a déjà fait près de 13.000 morts et évolue de plus en plus en guerre ouverte.

SOMALIE

Indépendant depuis 1960, le pays est rongé, depuis 1990, par des guerres civiles incessantes entre factions rivales. La capitale, Mogadiscio, est devenue le lieu de toutes les violences et corruptions. A ce tableau il faut ajouter la rébellion islamiste des Shebabs, milices affiliées à Al-Qaida, qui tentent de profiter du chaos pour instaurer un Etat islamique.

BANGLADESH

Le Bangladesh est né dans une extrême violence. En 1971, il se détache du Pakistan pour prendre son indépendance. Cela déclenche une guerre qui fera plus de 3 millions de morts et 10 millions de réfugiés. Une importante mobilisation des intellectuels, parmi lesquels Bernard-Henri Lévy, a permis de sensibiliser l'opinion publique mondiale. Démocratie parlementaire, le pays est politiquement instable. Il est l'un des plus pauvres du monde : un tiers de la population vit au-dessous du seuil de pauvreté.

LIBYE

En 2011, grâce au soutien d'une intervention militaire internationale encouragée par Bernard-Henri Lévy, le colonel Kadhafi est renversé. Mais la chute du « guide de la révolution » est marquée par la disparition de tout pouvoir central fort. Les nouvelles autorités ne parviennent pas à s'imposer face aux milices armées. Depuis 2014 le pays est à nouveau en situation de guerre civile. Néanmoins les différentes parties en présence ont réussi à s'entendre pour mettre en place un gouvernement chargé d'organiser des élections en décembre 2021.

AFGHANISTAN

Après 20 ans de présence, les forces armées américaines et alliées vont quitter l'Afghanistan. « La fin d'une guerre sans fin » estime Joe Biden. L'accord a été signé avec les Talibans et constitue, selon le fils du commandant Massoud le risque de provoquer une nouvelle guerre civile. Face à face : les intégristes islamiques et les tenants d'un Islam tolérant prônant des valeurs telles que la démocratie et le droit des femmes.





LISTE TECHNIQUE

UN FILM DE	BERNARD-HENRI LÉVY
CO-RÉALISÉ PAR	MARC ROUSSEL
CONSEILLER ÉDITORIAL	GILLES HERTZOG
IMAGE	MARC ROUSSEL et OLIVIER JACQUIN
SON	NICOLAS VELASCO et ANTOINE BAILLY
MONTAGE	THIERRY HUMBERT et ELODIE CODACCIONI
MUSIQUE ORIGINALE	NICOLAS KER
DIRECTRICE DE PRODUCTION	AUDE CATHELIN
DIRECTRICE DE POST-PRODUCTION	ANTONINE MEURET-GOSSELET
PRODUCTION EXÉCUTIVE ÉTRANGER	EMILY HAMILTON
PRODUCTION EXÉCUTIVE	LES FILMS DU LENDEMAIN

PRODUCTION

PRODUCTION DÉLÉGUÉE
UNE PRODUCTION
EN COPRODUCTION AVEC
AVEC LA PARTICIPATION DE
AVEC LA PARTICIPATION DE
AVEC LE SOUTIEN DE
AVEC LE SOUTIEN DE
AVEC LE SOUTIEN DE
VENTES INTERNATIONALES
DISTRIBUTION FRANCE

KRISTINA LARSEN

MADISON FILMS

FRANCE 2 CINÉMA

CANAL+ ET DE CINE+

FRANCE TÉLÉVISIONS

**LA REGION ILE DE FRANCE,
EN PARTENARIAT AVEC LE CENTRE NATIONAL
DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE**

FRANÇOIS PINAULT

ORANGE

MADISON FILMS

LES FILMS DU LENDEMAIN





BERNARD-HENRI LÉVY

Ecrivain et philosophe, Bernard-Henri Lévy est également l'auteur de six films.

Éditorialiste au Point, ainsi qu'à diverses publications européennes et américaines où il analyse, chaque semaine, l'actualité politique, artistique et culturelle, Bernard-Henri Lévy, ou BHL, a obtenu le prix Médicis pour *Le Diable en tête* et le prix Interallié pour son roman *Les Derniers Jours* de Charles Baudelaire.

Depuis son premier voyage au Bangladesh, accrédité par le quotidien *Combat* jusqu'à son enquête, au Pakistan, sur la mort de Daniel Pearl en passant par ses multiples voyages à Sarajevo encerclée par les milices serbes, ou par la plongée dans les « guerres oubliées » d'Afrique et d'ailleurs, ou encore son engagement, dès le premier jour, auprès du peuple libyen en lutte contre Kadhafi, sans oublier son combat pour le peuple Kurde, il n'a cessé de mettre sa plume et sa caméra au service des causes qu'il estimait justes.



2021 **UNE AUTRE IDÉE DU MONDE**

2017 **LA BATAILLE DE MOSSOUL**

2016 **PESHMERGA**
sélection officielle au festival de Cannes

2012 **LE SERMENT DE TOBROUK**
sélection officielle au festival de Cannes

1997 **LE JOUR ET LA NUIT**

1994 **BOSNA !** sélection officielle au festival de Cannes, section Un certain regard

M A R C R O U S S E L

Photographe, réalisateur et journaliste français, Marc Roussel est également le créateur de deux sociétés de production de films et d'un collectif de photographes : Orizon.

Marc Roussel a réalisé de nombreuses publications, expositions photographiques et reportages pour la télévision depuis les années 70 jusqu'à aujourd'hui.

Il rencontre pour la première fois Bernard-Henri Lévy en 2001, suite à la série d'articles de BHL sur les attentats du 11 septembre à New York. Depuis ils partent souvent faire des voyages pour couvrir l'actualité des pays en guerre, comme la Libye et l'Afghanistan.

G I L L E S H E R T Z O G

Écrivain, ex-rédacteur en chef de la Règle du Jeu, Gilles Hertzog est aussi le compagnon d'aventures de Bernard-Henri Lévy et s'est rendu avec lui sur plusieurs théâtres d'opérations. De l'Érythrée et l'Éthiopie en 1986, à la Libye en 2011 en passant par Sarajevo en 1992, il l'accompagne aujourd'hui dans ses nouveaux reportages.

N I C O L A S K E R

Né en 1970 à Phnom Penh (Cambodge), le chanteur, poète, compositeur, parolier et interprète, Nicolas Ker est mort à Paris le 17 mai 2021.

Voix charismatique du groupe Poni Hoax, 4 albums voient le jour de 2005 à 2017, Poni Hoax (2006) et Images of Sigrid (2008) chez Tigersushi puis State of War (2012) et Tropical Suite (2017) chez Pan European Recording. Poni Hoax donne des concerts à travers le monde. Icône de l'underground, insatiable, il multiplie les projets, collaborations et albums notamment Aladdin, Paris et Dior. Son unique album solo Les Faubourgs de l'exil sort en 2016. Sortent ensuite deux albums en duo avec Arielle Dombasle : La Rivière Atlantique (2017-Pan European Recording) et Empire (2020 - Barclay). Il a participé à la composition musicale de films, comme Peshmerga de Bernard-Henri Lévy et Alien Crystal Palace d'Arielle Dombasle, dans lequel il tenait aussi le rôle principal à ses côtés.

KRISTINA LARSEN

En 2020, Kristina Larsen a fondé Madison Films, nouvelle structure de production cinématographique, en parallèle de la société Les Films du Lendemain. Depuis 2005, Kristina Larsen a produit plus d'une trentaine de films de longs-métrages.

- 2021** **SUZANNA ANDLER** de Benoit Jacquot
TOKYO SHAKING d'Olivier Peyon
- 2020** **LA DARONNE** de Jean-Paul Salomé
- 2019** **DERNIER AMOUR** de Benoit Jacquot
- 2017** **LOVE ME NOT** d'Alexandros Avranas
ESPÈCES MENACÉES de Gilles Bourdos
RODIN de Jacques Doillon
EWA (EX CYRILSON RETIRES)
de Haim Tabakman
- 2016** **LE SECRET DES BANQUISES**
de Marie Madinier
- 2015** **JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE**
de Benoit Jacquot
À 14 ANS de Hélène Zimmer
- 2014** **VIE SAUVAGE** de Cédric Kahn
LES AVEUGLES (BLIND MASSAGES)
de Lou Ye
- 2013** **MYSTERY** de Lou Ye
LES DERNIERS JOURS(LOS ULTIMOS DIAS) de David et Alex Pastor

- 2012** **LES ADIEUX À LA REINE**
de Benoit Jacquot
UNE VIE MEILLEURE de Cédric Kahn
- 2011** **L'APOLLONIDE, SOUVENIRS DE LA MAISON CLOSE** de Bertrand Bonello
LOVE AND BRUISES de Lou Ye
- 2010** **YVES SAINT LAURENT – PIERRE BERGÉ, L'AMOUR FOU**
documentaire de Pierre Thorreton
- 2009** **YUKI ET NINA** de Nobuhiro Suwa
et Hippolyte Girardot
LES REGRETS de Cédric Kahn
- 2008** **L'ARBRE ET LA FORÊT**
de Olivier Ducastel
et Jacques Martineau
- 2007** **DE LA GUERRE** de Bertrand Bonello
LE VOYAGE DU BALLON ROUGE
de Hou Hsiao Hsien
- 2006** **LADY CHATTERLEY** de Pascale Ferran

Madison Films

Les
films
du lendemain